
Les palimpsestes du texte ou les fantômes de l'interdiscours

Textual palimpsestes or the ghosts of the interdiscourse

Paul Siblot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1977>

DOI : 10.4000/praxematique.1977

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 10 janvier 1999

Pagination : 113-143

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Paul Siblot, « Les palimpsestes du texte ou les fantômes de l'interdiscours », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 33 | 1999, document 4, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1977> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1977>

Tous droits réservés

Paul SIBLOT
Praxiling, UMR CNRS 5475
Université Paul-Valéry – Montpellier III
Paul.Siblot@univ-montp3.fr

Les palimpsestes du texte ou les fantômes de l'interdiscours

Il est impossible d'analyser un discours comme un texte, c'est-à-dire comme une séquence linguistique fermée sur elle-même, mais il est nécessaire de le référer à l'ensemble des discours possibles à partir d'un état défini des conditions de production.

Michel Pêcheux¹

0. Qu'il s'agisse de l'exégèse érudite des Saintes Ecritures, de l'étude philologique des humanités gréco-latines, des doctes commentaires du *corpus juris* ou des lectures des monuments de la littérature, l'objectif est toujours de déchiffrer des textes pour en connaître le sens profond : le sens « vrai »². La vertigineuse visite que Borgès conduit dans les labyrinthes de la Bibliothèque de Babel nous fait découvrir l'univers sans fin de ces gloses en quête de sens qui, depuis la nuit des temps, accumulent textes sur textes. Les corpus se restreignent heureusement pour les études dont la méthode est prise à la linguistique moderne. En France, deux courants dominant le domaine à partir des années 70 :

P. Siblot, Université Paul-Valéry, 34199 Montpellier cedex 5.

¹ *Analyse automatique du discours* (1969), repris dans Pêcheux (1990 : 115).

² Par delà les différences entre *sens littéral*, *allégorique*, *moral* ou *anagogique* de la tradition ecclésiale, *sens spirituel* de la réflexion thomiste, *sens premier* et *sens seconds*, *sens plénier*, *sens typique* de la théologie contemporaine, l'herméneutique et l'*ars interpretandi* se caractérisent par la quête d'une vérité par principe unique. Ce n'est qu'à une époque récente qu'il est fait droit à une variabilité et à une relativité intrinsèques du sens.

l'analyse sémiotique des textes et l'analyse du discours. Bien qu'ayant un même objet, le sens en discours, ces deux approches divergent par leurs présupposés théoriques autant que dans leurs procédures.

1. Analyse textuelle et analyse du discours

1.1. Les fondements théoriques sont anciens, mais on peut dater la première de ces démarches de la parution de *Sémantique structurale* (Greimas, 1966). L'ouvrage présente, en le reprenant pour une large part des principes de la glossématique, un exposé systématique des options épistémologiques, de la problématique théorique et de la méthode des premières analyses textuelles³. Ces cadres résultent des postulats qui organisent le *Cours de Linguistique Générale*. En disciple explicite du maître genevois, Hjelmslev récuse la « tradition selon laquelle un signe est avant tout signe de quelque chose » (1943/1968 : 15), pour laquelle « le signe est l'expression d'un contenu extérieur au signe lui-même » (*id.* : 65). Il souscrit « au contraire (à) la théorie moderne (qui) conçoit le signe comme un tout formé d'une expression et d'un contenu » ; en conséquence il exclut du champ de réflexion la référence comme tout ce qui, « extralinguistique », nuirait à l'homogénéité de la description. Ces procédures de sélection des éléments pris en considération par l'analyse ne résultent pas d'une pratique analytique, mais d'une démarche hypothético-déductive découlant de postulats initiales. Une problématique qui est tout à la fois celle du signe, du texte et du sens est ainsi posée, dont la caractéristique première tient à leur commune clôture. Clôture *a priori* que les études de textes donnaient alors pour évidente et définitoire :

La notion (courante) de texte implique que le message écrit est articulé comme le signe : d'un côté le signifiant (matérialité des lettres et de leur enchaînement en mots, en phrases, en paragraphes, en chapitres), et de l'autre le signifié, sens à la fois originel, univoque et définitif, déterminé par la correction des signes qui le véhiculent. Le signe classique est une unité close, dont la fermeture arrête le sens, l'empêche de trem-

³ La bibliographie s'accroît rapidement par la suite. Au plan de la théorie, la mention première est celle du corps de définitions de Greimas et Courtès (1979, 1986).

bler, de se dédoubler, de divaguer ; de même pour le texte classique : il ferme l'œuvre, l'enchaîne à sa lettre, la rive à son signifié (Barthes 1965 : t. 17, 996).

1.2. Au même moment l'analyse du discours, qui elle aussi se réfère à des principes structuralistes mais selon « le point de vue de la parole » et non plus celui de « la langue », opte pour une démarche inverse. Diversement définie comme « théorie de l'imaginaire par rapport au réel » appuyée sur l'analyse de « la superstructure idéologique dans son lien avec le mode de production dominant la formation sociale considérée » (Pêcheux et Fuchs 1975 : 9, 15), comme « étude de l'usage réel du langage, par des locuteurs réels dans des situations réelles » (Van Dijk 1985 : t. IV, chap. 2), ou encore comme discipline cherchant « à articuler (l') énonciation sur un certain lieu social » (Maingueneau 1996 : 11), l'analyse du discours met en relation les formes et le contenu du discours avec son entour. La clôture du texte est brisée pour être franchie en direction des multiples facteurs de la vie sociale. Les analyses affichent alors des orientations si diverses (sociologique, psychologique, ethnologique, psychanalytique, linguistique...) que la discipline peut en paraître menacée :

(L'analyse de discours) semble prise dans la même logique de prolifération que son objet, le discours, qui se diversifie à l'infini en fonction des moments et des lieux d'énonciation /.../. Force est de reconnaître qu'il n'y a pas d'accès unique à ce discours mais une multiplicité d'approches gouvernées par des préoccupations très variées./.../ Dans cet éclatement des approches, même les découpages disciplinaires traditionnels sont des repères insuffisants. /.../ Une discipline ne peut se donner pour objet « l'usage réel de la langue » sans préciser de quel point de vue elle construit ce « réel ». /.../ Chacune est gouvernée par un intérêt spécifique et, loin de pouvoir se développer insulairement, fait constamment appel aux autres, en fonction de sa visée propre (Maingueneau 1995 : 5).

1.3. L'analyse du sens discursif se trouve ainsi placée à une croisée de chemins, tenue de choisir entre les démarches opposées de l'analyse sémiotique, principalement consacrée aux textes littéraires, et de l'analyse de discours, elle tournée vers les langages de la presse et du poli-

tique. Dans les deux cas il s'agit de dégager des structurations internes censées rendre compte de la construction du sens dans le texte. Mais il s'agit de le faire soit par les procédures d'un « close reading » radical, soit par la mise en relation de caractéristiques textuelles avec des paramètres extérieurs au texte, repérés dans l'histoire et les conflits sociaux.

Plutôt que d'engager dans l'abstrait une réflexion spéculative sur l'alternative ainsi posée, nous le ferons à partir du cas précis d'un texte dont nous proposerons une étude. Une fois cette analyse conduite, nous reprendrons, en tenant compte des enseignements tirés, l'examen des questions de méthode et de choix épistémologique.

2. Poème secret

2.1.

VEGA

par Mohammed DIB

I

Mon château si profond ô
Mon amour et fort sans murs
Donne jour et amertume
Sur un terrain de supplices

Etages très doux d'ennui
Vos déserts d'horreur gardez-les
Rayonnants toujours quartiers
D'or aux paleurs d'esprit

Il n'est ombre que vous
N'ayez songée dérisoire

II

Quand tu ne veux
Elle se verra à jamais
Etre la ville partout légère

Cœur de Xénia sur toi
Faire d'immenses murs

Un seul pilier dorique
Sépare le vide
Et le poète

Mais deux fois une seule
Fille, de bronze lubrique
Et la ville desséchée couvre
Les arcs de triomphe
De douceur

Le duvet de la femme
Se détourne de l'olive
Amère

III

Été ô mort qui fus sous les vastes marines
Mensonge la clarté fuit aux mâts de la reine
Va ô détresse la reine sage me tue

Assurance de trop de mensonge on prépare
Ses flancs mauvais la mer les entrepôts de haine
Espérance qui est tristesse d'oriflammes

Visible de partout fenêtre de désastres
Pleine, ma misère est une étoile de sang.

2.2. A première vue, le texte s'offre dans une clôture parfaite. Ignorant tout ou presque de son entour, nous ne pouvons le lire qu'« en lui même et pour lui-même »⁴. Le prénom de l'auteur signale certes une appartenance à l'univers islamique, et l'expression en français suggère

⁴ La traditionnelle exploration des sources ne donne rien ; on ne dispose pour ce poème d'aucune indication biographique, ou conjoncturelle, ni sur les circonstances de la publication. On doit d'ailleurs s'interroger sur la légitimité d'une telle recherche dès lors que l'auteur n'a pas estimé utile de les faire connaître.

un possible ancrage maghrébin. Il est probable qu'on connaît, de nom au moins, cet écrivain algérien de premier plan. Mais cela fait peu, et ce peu fait du poème une énigme. Le lecteur s'efforçant à une interprétation demeure dans l'embarras, qui ne peut prendre appui sur les circonstances pour avancer des hypothèses. La grille de Quintilien (*Quis ? Quo ? Quid ? Ubi ? Quando ? Cur ? Quo modo ?*) ne sert dans ce cas qu'à dresser l'inventaire de nos méconnaissances. L'identité du poète ne permet pas de répondre à la première des interrogations du questionnaire, car nous ne voyons pas à quelle instance rapporter le propos. Nous ignorons pareillement à qui cette parole s'adresse. Nous ne comprenons pas même ce dont il s'agit. Le manque de ponctuation et la destructuration syntaxique rendent les reconstructions et les sens supputés aléatoires. En l'absence d'ancrage référentiel, les rapprochements sémantiques internes restent conjecturels. Faute de repères sur lesquels fonder l'élaboration du sens, nous sommes dans l'incapacité d'élaborer les inférences par lesquelles nous pourrions d'ordinaire aux lacunes et aux silences du texte. L'espace demeure un « non-lieu » ; passé et présent figurent bien dans le poème, une visée future est même esquissée (*espérance*), mais le temps demeure lui aussi sans référenciation précise. Nous ne sommes par contre pas tout à fait sans voix à l'avant dernière des questions de Quintilien, celle qui concerne le projet de l'auteur. Pourquoi ce texte ? S'interroger sur les motivations et les visées du poème renvoie aux raisons du plus spécifique des trois genres poétiques, le lyrique. Nous reconnaissons dans la tonalité mélancolique et la déploration amère du poème un genre établi, celui de « la plaintive élégie en longs habits de deuil » (Boileau). Mais le défaut de réponse aux interrogations précédentes fait que notre ignorance des mobiles s'étend à l'intention. Quant à la dernière des sept questions, elle demeure formelle, purement rhétorique dans la mesure où les modalités de l'expression concernent un contenu dont la raison nous échappe. Ainsi la clôture radicale du texte, qui résulte ici non d'un choix procédural de l'analyse mais d'une donnée de fait, aboutit à une quasi-absence de sens. Bien que la vacuité sémantique ne soit pas absolue, les bribes de sens repérées par le lecteur ne parviennent pas à s'ordonner en un tout cohérent⁵. Le sémanticien n'a alors d'autre

⁵ Cet embarras n'est pas un artifice rhétorique, je l'ai éprouvé dans le cours d'une

solution que de rechercher dans le contexte des éléments utiles à une construction de sens. C'est cette reconstitution d'un sens possible que nous allons tenter, en traitant le poème non plus comme texte, mais comme discours.

2.3. Cette démarche, « archéologique » au sens strict, sera inverse de celle de l'analyse textuelle, censée prendre pour donnée exclusive le corps du texte. Nous allons au contraire circonvier le poème en le resituant dans le temps et en restituant ses *conditions de production*. Cela implique d'intégrer au champ de l'analyse des situations d'ordre historique, social, politique, psychologique..., qui relèvent de facteurs objectifs, matériels et institutionnels, aussi bien de figurations imaginaires des sujets. De telles représentations, par nature hors-limite du corpus, participent d'un « univers de connaissances partagées » inscrit dans des discours antérieurs, d'un déjà-dit, d'un *préconstruit* au sein duquel les locuteurs prennent position les uns par rapport aux autres. Positions que les sujets déterminent en interaction ou, plus précisément, de façon dialectique, et par lesquelles ils structurent tout à la fois leur point de vue et leur identité. Le linguiste le plus représentatif de l'*Ecole française d'analyse du discours* donnait de ce processus la caractérisation suivante :

On peut énoncer les différents éléments structurants des conditions de production du discours. /.../ (Ce sont) des places déterminées dans la structure d'une formation sociale, place dont la sociologie peut décrire le faisceau de traits objectifs caractéristiques : ainsi par exemple, à l'intérieur de la sphère de la production économique, les places du

recherche ancienne. Ce texte, le premier que Dib ait signé de son nom, s'imposait à l'analyse du fait de son caractère liminaire et de la profession de foi qui s'y trouve scellée. Faute d'avoir pu alors la lire, je n'avais pas retenu le poème dans le corpus étudié (Siblot 1980). Jean Déjeux, qui avait repéré ce texte et me l'avait fait connaître, avait éprouvé la même expérience. Il qualifiait le poème de « surréaliste », alors qu'il rapportait la production dibienne de l'époque à l'esthétique du réalisme socialiste. Il signifiait par là une incapacité à trouver une cohérence satisfaisante, du moins selon les procédures de la lecture ordinaire. On verra plus loin que d'autres approches sont envisageables.

« patron » (directeur, chef d'entreprise, etc.), du cadre, du contremaître, de l'ouvrier sont marquées par des propriétés différentielles repérables. Notre hypothèse est que ces places sont *représentées* dans les processus discursifs où elles sont mises en jeu. Toutefois, il serait naïf de supposer que *la place comme faisceau de traits objectifs* fonctionne comme telle à l'intérieur du processus discursif ; elle y est représentée, c'est-à-dire *présente mais transformée* ; en d'autres termes, ce qui fonctionne dans le processus discursif, c'est une série de formations imaginaires désignant la place que *A* et *B* s'attribuent chacun à *soi* et à *l'autre*, l'image qu'ils se font de leur propre place et de la place de l'autre. S'il en est bien ainsi, il existe dans les mécanismes de toute formation sociale des règles de projection, établissant les rapports entre les *situations* (objectivement définissables) et les *positions* (représentations de ces situations) (Pêcheux 1969/1990 : 118).

C'est cette dialectique entre Même et Autre dont allons d'abord repérer les propriétés en contexte colonial. Du fait de la violence des rapports sociaux, les relations dialectiques s'y amplifient à l'extrême, deviennent envahissantes, et par là plus lisibles.

3. La formation discursive coloniale

3.1. En Algérie, pour l'opinion commune, les correspondances historiques entre littérature algérienne d'expression française et formulation de la revendication nationale paraissent aller de soi. Un sociologue et historien algérien expose ainsi cette évidence :

Au lendemain de la deuxième guerre mondiale se passe un phénomène d'une certaine importance : l'apparition du roman algérien d'expression française. Ce sera le fait d'Algériens qui avaient été éveillés à un certain nombre de valeurs, moins à cause de l'enseignement français qu'ils avaient reçu que par les bouleversements inhérents à cette guerre, à la participation de certains autres aux événements sanglants de mai 1945⁶

⁶ Le 8 mai 1945, se saisissant des célébrations de « la Libération », des nationalistes algériens organisent des manifestations qui dégénèrent en émeute et en affrontements meurtriers avec les colons et les forces de police. De Gaulle donne l'ordre de réprimer militairement. L'administration coloniale avouera plus de 2000 morts, les historiens français en dénoncent plus de 15 000, des historiens algériens multiplient

/.../. Cette littérature, bien qu'imparfaitement, va refléter pour la première fois dans les lettres françaises, une réalité algérienne qu'aucun écrivain, même Camus, n'avait eu le courage de traduire. /.../ techniquement parlant, (elle) relevait presque de la génération spontanée, tant elle approchait d'une certaine perfection formelle (Lacheraf, *Les Temps Modernes*, 209, octobre 1963).

En raison du registre protestataire de sa première trilogie romanesque, Mohammed Dib est retenu pour un des écrivains algériens les plus représentatifs. On voit volontiers une coïncidence significative entre la parution en 1954 du second titre, *L'Incendie*, et l'éclatement la même année de la guerre d'Algérie. Or, si l'on s'en tient à une stricte chronologie, on dénombre une vingtaine de romans antérieurs à ses publications. C'est dire qu'interviennent dans la datation de cette littérature des considérations au terme desquelles il ne suffit pas à une œuvre d'être d'un auteur algérien pour être reconnue comme algérienne. C'est dire aussi que, loin d'être l'effet d'une apparition soudaine, l'émergence de cette littérature a suivi un processus de maturation étendu dans le temps, et que la prise de conscience nationale s'est affirmée de manière progressive. Les contraintes paradoxales auxquelles était alors soumise toute prise de parole se retrouvent dans le jugement même du sociologue. Celui-ci ne peut en effet exprimer d'admiration pour la « perfection formelle » des œuvres que dans la mesure où il a fait siens les critères de littérarité du roman, « genre littéraire occidental par excellence », importé au Maghreb dans les malles de la colonisation (Khatibi 1968 : 14). De sorte qu'il salue l'algérianité et la revendication nationaliste de ces œuvres dans le cadre de codes socio-culturels français. C'est ce domaine d'interférences complexes et de relations polémiques qui caractérise la *formation discursive* coloniale en Algérie. Cette notion a été introduite par Foucault (1969, chap. II) pour désigner des ensembles de discours soumis à des règles dépendant de conditions historiques ; elle a ensuite été reprise et développée par Pêcheux. Nous nous contenterons ici d'une caractérisation générale pour nommer les

ce chiffre par 6. Par delà cette macabre comptabilité, l'évènement marque une rupture décisive qui conduit au soulèvement de 1954.

discours qui interagissent dans le cadre de la société coloniale⁷ : les formations discursives « déterminent ce qui peut et doit être dit à partir d'une position donnée dans une conjoncture » (Haroche, Henry et Pêcheux, 1971 : 102) ; un renfort est par la suite apporté à la définition : « autrement dit dans un certain rapport de places intérieur à un appareil idéologique et inscrit dans un rapport de classes » (Pêcheux et Fuchs 1975 : 11).

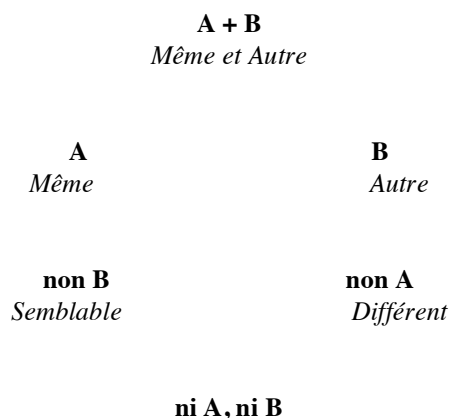
3.2. La prise de parole en langue française d'un écrivain algérien s'insère dans un champ structuré qui lui impose de prendre position à l'égard du préconstruit constitué par les représentations des réalités algériennes dans la littérature française. Moins les notations fugaces ou les figurations pittoresques rapportées par des touristes en mal d'Orient que celles des écrits de français établis en Algérie même. La seconde production n'est pas sans rapport avec la première, mais elle s'en différencie nettement et ne participe pas de la quête exotique ou de la couleur locale. Alors que les récits de voyage procèdent d'un regard distant qui recourt volontiers au plan d'énonciation caractérisé par Benveniste comme celui de l'« histoire », la littérature produite dans la colonie de peuplement est directement engagée dans le « problème colonial »⁸. Intensément et violemment impliquée dans une dialectique omniprésente du Même et de l'Autre, elle participe de l'ordre du « discours ». On peut en dire ce que Khatibi disait de la littérature maghrébine d'expression française : elle est de la même façon « malade de la politique », pour les mêmes raisons. Toutes deux sont parties prenantes du conflit qui fonde la relation coloniale.

Aucune prise de parole ne peut se soustraire à l'emprise de cette dialectique, ni éviter de se poser en Même en s'opposant foncièrement à

⁷ Dans la cadre de la terminologie de Maingueneau il conviendrait de circonscrire au sein de cet *univers discursif* des *champs discursifs* plus limités et un *espace discursif* plus spécifique encore. On s'en tient ici à une définition générale en raison des incertitudes de la lecture, examinées plus loin.

⁸ Les propos qui interpellent le plus directement les auteurs algériens émanent de ce qu'on a dénommé la « littérature par l'Algérie », pour la distinguer de la « littérature sur l'Algérie » (Audisio 1952 : 105). L'emploi de *Algérie* actualisait alors l'usage qui prévalait dans l'entre-deux-guerres : *Algérien* désignait, face aux *Arabes*, ceux qu'on appellera plus tard *Pieds-Noirs*.

un Autre : *Même du colonisateur* face au colonisé d'un côté, *Même du colonisé* face au colonisateur de l'autre. Cette dichotomie fondamentale, inhérente au rapport colonial (Memmi, 1957), confère à la binarité du carré sémiotique⁹ une pertinence particulière dont on tirera profit pour modéliser les positions possibles, sous deux conditions cependant. L'une est de n'y voir qu'un outil commode pour dégager des dominances, selon une schématisation réductrice au regard de ce qui, dans la réalité, se distribue en formes plus complexes et plus nuancées. La seconde est conséquente à la première. Au carré sémiotique on ajoutera les pôles complexes de l'hexagone de Blanché (1965), seuls susceptibles de rendre compte de certains fonctionnements textuels. La modélisation logique, dont l'opérativité a été vérifiée sur un large corpus représentatif de la formation discursive coloniale, prend alors la forme suivante¹⁰ :



⁹ Pour une présentation succincte de l'utilisation en sémiotique de cet outil logique, voir Greimas et Courtès (1979) ; pour un exposé historique et des applications, voir Nef (éd., 1976).

¹⁰ L'apport de Blanché consiste en l'ajout au carré sémiotique d'une conjonction des contraires posés (A, origine du système, et B) et d'une conjonction des contraires niés (ni A, ni B). L'application du modèle à la formation discursive coloniale et le contrôle de son opérativité ont été conduits dans le cadre d'un séminaire collectif de l'Université d'Alger. Une présentation en a été faite dans Henry et Lorcerie (1981) ; des mises en œuvre en analyse du discours par Siblot (1989, 1996).

ni Même, ni Autre

Ce schéma, inverse selon qu'on investit le pôle d'origine A du Même du colonial pour la littérature française, ou du Même du colonisé pour la littérature algérienne, permet de rendre logiquement compte des courants recensés dans le champ littéraire des écrits français d'Algérie. Nous conserverons durant toute l'analyse un ancrage constant, où le Même est celui du colonisateur ; pour l'époque concernée, le rapport de domination est en sa faveur.

3.3. Toute littérature coloniale est dans l'obligation première de légitimer son existence car sa présence en terre étrangère ne va pas de soi. En Algérie elle le fait dans une reconstitution mythique de l'histoire où la grandeur de Rome resplendit par delà l'éclipse des « siècles obscurs » de l'islam. Se prévalant d'ascendances latines, elle argue de droits de succession pour inverser les rôles et faire de la spoliation des terres un acte de justice : *dura lex sed lex*, il faut rendre à César ce qui appartient à César. Cette préséance posée, encore faut-il la faire valoir, car le sujet collectif qui argumente ainsi est confronté à la présence d'un autre sujet qui l'a précédé sur les lieux, l'*Indigène*. La littérature coloniale ne peut être dans un premier temps que celle d'un colonisateur se reconnaissant comme tel : elle est colonialiste. Dans ces œuvres, l'Autre, refoulé dans le *no man's land* de la non-personne, est « l'absent » des grammairiens arabes. Le nom propre, sanction de l'être singulier, lui est généralement refusé ; perdu dans une masse anonyme, cet Autre est au mieux un stéréotype, au pire une caricature. « Spectateurs écrasés d'inessentialité » (Fanon 1968 : 6), les « indigènes » figurent en toile de fond de ces expositions coloniales et, par la présence obsédante de leur sourde hostilité, confèrent une dimension épique à la geste du colon défricheur de terres. Héroïquement campé sur l'avant-scène, le Même s'évertue en jouant les matamores à conjurer le retour du refoulé. Il recense avec minutie toutes les différences afin d'attester une inégalité essentielle, discriminante, qui justifie le rapport colonial et le pérennise en rendant illusoire tout « rapprochement entre les cœurs ». Tel est le propos obstinément répété d'un mouvement littéraire qui avoue son projet invouable d'effacement de

l'Autre en se nommant lui-même *algérianiste*¹¹. Ce discours racialisé, parfois raciste, le plus souvent péjoratif, est celui du colonat. Il s'inscrit dans le schéma par le refoulement qu'il opère de l'Autre du pôle contraire *B* vers le pôle contradictoire *non A*, foncièrement dissemblable, radicalement étranger, irréversiblement antagoniste. Les festivités triomphalistes du « Centenaire de l'Algérie » qui en 1930 commémorent la prise d'Alger marquent l'apothéose du courant algérianiste en même temps que le début de son rapide déclin.

3.4. D'autres voix, dissonnantes, se font alors entendre au sein du peuplement colonial qui en appellent à une plus haute idée de la colonisation. Venus de la métropole, des missionnaires chrétiens, des fonctionnaires républicains, des militants socialistes, communistes, libertaires, dénoncent l'incurie, les malversations, les crimes commis au nom de la France et de la civilisation. Avocats des pauvres ou procureurs de la République, ils se portent partie civile devant le tribunal métropolitain au nom de la charité, de l'humanisme, des principes de 89 ou de l'internationalisme prolétarien. Ils réfutent les accusations diffamantes de barbarie à l'encontre d'un Autre qu'ils ne voient pas aussi différent qu'on le prétend. Ils mettent en cause un statut politique où la loi, en toute iniquité, refuse aux uns ce qu'elle accorde à d'autres. Ils œuvrent pour une politique d'assimilation qui intègrerait à la citoyenneté française les « sujets français », ou du moins les plus méritants d'entre eux¹². Cette position alimente un second courant littéraire, moins prolixe, mais très actif dans l'agitation des idées. Le modèle logique rend également compte de ce mouvement appelé *indigéniste* qui fait passer l'Autre de *B* au *non B*, pôle du semblable, d'où il peut

¹¹ Calvet (1974) observe au plan linguistique un processus analogue de substitution et parle de « glottophagie » pour caractériser le rapport diglossique en contexte colonial. Le chef de file du mouvement algérianiste, Louis Bertrand, annonce d'entrée la visée avec *Le sang des races* (1902), l'hagiographie de Hitler qu'il commet en 1939 conclut sa dérive ; il avait entre-temps accédé aux honneurs d'un fauteuil à l'Académie française.

¹² Cette politique motive la proposition de loi avancée en 1931 par le Gouverneur Général Violette, qui prévoyait d'accorder la citoyenneté française à quelques milliers d'Algériens. Projet avorté, tout comme l'ordonnance prise dans le même sens en 1944 et qui ne sera jamais appliquée.

alors rejoindre le Même en A. Le courant indigéniste perdurera, mais il est rapidement supplanté par celui de « l'Ecole d'Alger » qui se revendique avec volontarisme d'une utopie fraternelle.

3.5. Ce sont les évolutions politiques effectives, en métropole et dans la colonie, qui ouvrent de nouvelles perspectives et suscitent le courant littéraire le plus intéressant. Le Front Populaire, puis la seconde guerre mondiale avec la Résistance et le reflux d'une partie de l'intelligentsia parisienne sur Alger devenue capitale de la « France Libre », imposent le renouvellement. Des idées neuves, humanistes et libérales, s'affirment au sein du peuplement colonial. Dans le champ littéraire, la réfection est l'œuvre de nouvelles composantes de la colonie qui bénéficient des prérogatives liées au statut colonial, mais ne partagent pas les intérêts des propriétaires fonciers. Un courant de pensée dynamique émerge dont les membres, issus du prolétariat urbain et de l'immigration européenne non française, parfois d'une petite bourgeoisie citadine, ont souvent connu le rang inférieur et stigmatisé des « néos », des « français à zéro franc » (du prix du timbre de l'acte administratif de naturalisation). Ils partagent pour partie leur déclassement et leurs luttes sociales avec les salariés algériens. Cette situation, complexe et contradictoire, les installe dans une position singulière : d'une part, ils se différencient du Même colonial et de la métropole, laquelle leur est étrangère ; d'autre part, s'ils se rapprochent de l'Autre colonisé, ils ne sauraient s'assimiler à ce qui demeure pour eux une altérité et une relégation dont ils ne voudraient à aucun prix. Les romanciers de l'Ecole d'Alger¹³ comprennent les raisons de l'homme révolté et les justifient parfois, mais il n'en sont pas solidaires et le combat du colonisé n'est pas le leur. Les œuvres de ces « coloniaux qui se refusent », selon une expression de Memmi, sont celles de consciences malheureuses incarnées dans des personnages problématiques. Leur position médiane se manifeste par la recherche d'une résolution des contradictions dans l'équilibre d'une juste reconnaissance mutuelle. Vision humaniste, généreuse, qui méconnaît toutefois l'essence inégalitaire de

¹³ Les représentants les plus illustres de ce courant, Camus, Roblès ou l'éditeur Charlot, témoignent dans leur biographie, dans leurs engagements et par leurs œuvres, de cette situation sociale et de cette prise de position.

la relation de domination. Cette vision fraternelle fonde le programme que Camus propose le 8 février 1937 à la conférence inaugurale de la « Maison de la Culture » à Alger. Elle motive également la publication qu'il crée l'année suivante, *Rivages, Revue de Culture Méditerranéenne*, pour « aider ce pays à s'exprimer lui-même » (1937/1965 : 1325). La guerre en interrompt la publication. Le projet est repris par *Forge, Cahiers littéraires Nord-Africains* dont le comité est composé de Français et d'Algériens, et dont le premier numéro paraît en 1946. L'appel au « dialogue des communautés » s'y fait pressant et prend l'allure d'un manifeste :

En publiant ces cahiers nous souhaitons non seulement qu'ils remplissent une mission qui nous est chère, celle de forger de toniques amitiés, par delà les soucis immédiats et cruels des uns et des autres. Nous souhaitons que le plus généreux de la pensée islamique d'hier et d'aujourd'hui soit rapproché sur cette terre du Maghreb du plus noble de la pensée française d'hier et d'aujourd'hui. /.../ Si nous nous proposons de grouper ici les meilleurs écrivains nord-africains d'expression française, nous voulons également publier en traduction les meilleurs auteurs de langue arabe, car notre ambition demeure de prouver que, par-dessus les différences de langue, de mœurs ou de religion, l'intelligence aussi est une patrie.

La sincérité du propos ne change rien à une réalité contraire qui resurgit au cœur même de l'argument. Le programme, *La culture indigène. La nouvelle culture méditerranéenne*, annoncé en 1937 par Camus affiche dès le titre une double revendication par le détournement d'un terme clé du vocabulaire colonial. Affirmation, conformément à l'étymologie d'*indigène*, d'une culture autochtone originale, dégagée du gouvernement parisien des belles lettres ; affiche provocatrice, en retournement des péjorations ordinaires du terme, d'un « indigénisme » qui manifeste la volonté d'une pleine intégration du colonisé et de sa culture au « régionalisme méditerranéen ». Le discours le développe sans ambage :

Bassin international traversé par tous les courants, la Méditerranée est de tous les pays le seul peut-être qui rejoigne les grandes pensées orientales. Car elle n'est pas classique et ordonnée, elle est diffuse et

turbulente, comme ces quartiers arabes ou ces ports de Gênes et de Tunisie. Ce goût triomphant de la vie, ce sens de l'écrasement et de l'ennui, les places désertes à midi en Espagne, la sieste, voilà la vraie Méditerranée, et c'est de l'Orient qu'elle se rapproche. Non de l'Occident latin. L'Afrique du Nord est un des seuls pays où l'Orient et l'Occident cohabitent. Et à ce confluent il n'y a pas de différence entre la façon dont vit un Espagnol ou un Italien des quais d'Alger, et les Arabes qui les entourent. Ce qu'il y a de plus essentiel dans le génie méditerranéen jaillit peut-être de cette rencontre unique dans l'histoire et la géographie née entre l'Orient et l'Occident (Camus 1937/1967 : 1325).

Nulle ambiguïté : la rencontre exceptionnelle de l'Orient et de l'Occident confère à la Méditerranée son trait essentiel. Une attestation d'évidence est convoquée : *Il n'y a pas de différence entre la façon dont vit un Espagnol ou un Italien des quais d'Alger, et les Arabes qui les entourent*. Comment proclamer plus nettement une solidarité foncière ? Mais comment dans le même temps ne pas dire tout aussi clairement un indépassable clivage ? Car la phrase donne à lire le contraire de ce qu'elle affirme en disant expressément l'existence, distincte et distante, en périphérie de la centralité latine de la colonie de peuplement, de l'univers du colonisé. L'affirmation humaniste, républicaine ou internationaliste d'une égalité et d'une fraternité entre les peuples de la Méditerranée se réfute elle-même, dans son propre énoncé. On reconnaît l'effet d'une contrainte paradoxale qui a pour conséquence d'inverser le pôle logique, *A et B*, d'une collaboration heureuse pour le faire basculer en son opposé *ni A, ni B*. Dans aucune de ses œuvres de jeunesse Camus ne met en scène de figure algérienne¹⁴, et c'est dans le personnage de *L'Etranger* qu'en définitive s'incarne « l'homme méditerranéen » et s'abolit le rêve d'harmonie. Un

¹⁴ Il faut écarter de ce constat la dernière œuvre, *Le premier homme*, vision rétrospective inachevée dans laquelle Camus revient sur l'histoire si mal écrite et si difficile à décrire des relations franco-algériennes. Notons que l'accusation de partialité parfois lancée contre lui, au motif de l'inégalité de traitement qui marque ses figures romanesques puisqu'on ne lui connaît pas de personnage algérien, vaut pareillement mais à l'inverse pour les auteurs algériens. En fait, ces manques en miroir reflètent la réalité d'un clivage si fort qu'il interdit à un Même de se penser dans l'Autre.

monde « habité par les dieux », voué à la joie et à « l'orgueil de vivre » devient celui de l'absurde camusien. A l'appel pour une communauté fraternelle, l'histoire rétorque par la guerre. Mais Dib répond à cette invite quand il fait paraître son premier texte signé dans le numéro 3 de *Forge*, en avril-mai 1947¹⁵. Aussi est-ce au sein de cette interpellation pour un « dialogue des cultures » qu'il nous faut tenter de décrypter la réponse du poème.

4. Le mot de l'énigme

4.1. La clôture du poème reçoit le renfort d'une clôturation formelle avec la reprise du titre du poème dans le dernier vers : « ma misère est une étoile de sang ». *Véga* semble ainsi le nom d'un astre de la constellation de la Lyre, connu pour être l'étoile de la plus grande brillance. Mais *vega*, qui désigne en espagnol une « plaine fertile » (< latin *vegetus*, « vif, vivant », de *vegere* (« croître » < indo-européen *weg*, « vigueur »), est aussi le nom de la vallée du *Genil* (Xenil) qui s'étend au sud de Grenade. La seule mention du toponyme suffit à mobiliser une série de références diverses, susceptibles de concerner de multiples façons le texte. Référence au dernier des royaumes musulmans en Espagne, dont la chute en 1492 marque l'achèvement de la Reconquista et fait du lieu, où la civilisation mauresque connut un accomplissement remarquable, un symbole majeur de l'affrontement entre l'islam et la chrétienté. Référence aux quelques quarante mille maures et juifs qui, chassés par l'Inquisition, émigrèrent à Tlemcen en Algérie, et firent de la ville un lieu de haute culture. Comme tout tlemcénien, Mohammed Dib hérite d'une mémoire grenadine présente au quotidien comme dans la vie culturelle¹⁶. Le titre du poème peut être lu comme activation de

¹⁵ Nous ne pouvons engager ici l'examen des données biographiques. Signalons cependant qu'on sait, par des témoignages et des documents photographiques, que Dib et Camus se rencontraient à la librairie *Les vraies richesses* d'Edmond Charlot qui était à Alger un haut lieu de la vie littéraire.

¹⁶ La mosquée du saint patron de la ville, Sidi Boumédienne (un futur chef de l'Etat algérien en fera son nom au maquis pour marquer le projet d'une « reconquête » nationale) est la réplique d'un monument de Grenade, et la ville de Tlemcen un conservatoire renommé de musique andalouse. Certaines familles patriciennes conservent jalousement une clé censée être celle de leur ancienne demeure grena-

ce souvenir, dans lequel apparaît la figure mythique obligée d'Abu Abd Allah Muhammad XI, le dernier émir nasride, censé avoir livré les clés de l'Alhambra, et qui détient la clé de notre énigme. Mais qui ne nous la livrera qu'au terme d'un long périple qu'il nous faut maintenant entreprendre.

4.2. La légende veut que le dernier souverain musulman d'Espagne ait choisi Tlemcen pour exil. Le chroniqueur Gines Peres de Hita, auquel les commentateurs empruntent leurs références, accrédita la fable en déclarant avoir reçu le manuscrit original d'un mémorialiste retiré à Tlemcen¹⁷. L'historien Eguilaz affirma avoir retrouvé à Tlemcen la sépulture du « petit roi »¹⁸, mais ses confrères ont démenti. Une chose est assurée : l'extraordinaire descendance littéraire à laquelle le personnage a donné naissance et qui désormais lui fait cortège. Les poèmes héroïques du *romancero* espagnol campent au XV^e siècle une figure entrée dans la légende. Ils la reprennent des romances morisques et la surchargent d'un discours polémique, péjorant, où la gloire du vainqueur se rehausse de l'avilissement du vaincu. Les récits sur Boabdil el Chico¹⁹ dévident à satiété une longue suite de forfaitures où

dine. La nostalgie du paradis perdu de Grenade donne à la poésie lyrique arabe un thème privilégié et, pour désigner une personne en proie à la mélancolie, on dit d'une locution figée qu'elle « pense à Grenade ». L'exemplification pourrait être longuement poursuivie ; on livrera encore une dernière illustration. Dîb décrit ainsi la maison de son enfance : « le dallage rassemble dans sa marquetterie des carreaux d'un vert olive, si caractéristiquement arabo-andalou /.../ les murs sont lambrissés d'*azulejos* de la grande tradition... » (1994 : 51).

17 « Visto por el coronista perdido el reino de Granada, se fué a Africa y a Tremecén, llevando todos sus papeles consigo : alli murio, y dejo hijos y un nieto suyo no menos habil que él, llamado Argutarfa, el cual recogio todos papeles de su abuelo, y en ellos hallo este pequeño libro, que no estimo en poco, por tratar la materia de Granada » (1876 : 584).

18 Barrès donne une version où se lit la dévalorisation dont le personnage est d'ordinaire l'objet : « Vers 1851, en démolissant de vieilles maisons arabes à Tlemcen, on trouva un seuil de porte en marbre onyx que couvrait l'épithaphe du petit roi. Sa pierre tombale par mépris était foulée aux pieds des musulmans qui ne lui pardonnèrent pas l'islamisme écroulé en Espagne » (1914 : 61).

19 *El Chico*, aux dérivations nombreuses *chicoco*, « nain », *chiquito*, *chiquillo*, *chiquirritico*... désigne familièrement « le petit », « le tout petit ». On pourrait ici traduire par « le minable ».

la fourberie et la cruauté le disputent à la couardise. Le règne de cet anti-héros s'ouvre d'entrée sous le signe de la félonie puisqu'il accède au trône par le meurtre de son père. Fait prisonnier par Ferdinand d'Aragon, il trahit les siens et fait acte d'allégeance au souverain chrétien. De retour à Grenade, il se venge des remontrances en infligeant à son épouse d'infâmes expiations et en faisant assassiner par trahison les plus nobles guerriers de sa cour. Parjure, il reprend les hostilités contre les rois catholiques qui viennent alors mettre le siège. Sa résolution faiblit et il livre Grenade sans combattre, en contrepartie d'un sauf-conduit. Ayant fui accompagné de sa suite par une poterne dérobée, il fond en larmes lorsque, se retournant une dernière fois vers Grenade, il voit flotter les couleurs des nouveaux souverains. Sa mère le fustige alors d'une condamnation sans appel, qui tire la morale de cette histoire de la vilénie : « Il est juste que pleure comme une femme en mortelle douleur celui qui, comme chevalier, n'a point défendu son royaume » (Menendez-Pidal, 1910). La toponymie consigne la mémoire de l'épisode dans la dénomination de l'endroit où l'épisode est censé avoir eu lieu : *el suspiro del Moro*.

4.3. Le personnage de cet anti-chevalier est repris en France dans des fictions qui sacrifient au goût des turqueries, suffisantes à constituer un genre, *le roman mauresque* (Chaplyn, 1928). Puis la fable est diffusée au XIX^e dans la vulgate d'éditions populaires aux fins d'édification religieuse. *La Conquête de Grenade*, paru dans la Bibliothèque de la Jeunesse Chrétienne (Lemerrier, 1865 : 270), est un exemple de ces nombreuses éditions de propagande. L'ouvrage, « approuvé par Mgr le Cardinal Archevêque de Paris », s'ouvre sur la scène gravée de la remise des clés de Grenade à Isabelle la Catholique par un Boabdil obséquieux : « Ces clefs sont tout ce qui reste en Espagne de la domination arabe. Maintenant tout vous appartient, nos trophées, notre royaume et nos personnes. Telle est la volonté de Dieu ! ». C'est ainsi que « *El rey chico*, le petit roi Boabdil, lâche, traître et assassin » (Barrès 1914), devient une quintessence d'abjection qu'une version achève dans le délire ; on y voit son épouse mettre fin à la vie de l'infâme lequel, suprême aveu, lui prête main forte en s'étranglant lui-même ! (Duran 1876 : 99).

4.4. Mais à rebours, les romantiques reconnaissent en lui un des leurs, qu'ils installent dans leur panthéon après en avoir ennobli la stature. *Boabdil El Zogoïbi*, « l'infortuné », devient la victime exemplaire d'un destin aveugle et d'une société méprisante ; son silence admirable en dit la grandeur d'âme. Réprouvé tragique « vaincu devant l'histoire et la légende », « fils sanglant du désastre » (Heine 1851), il apparaît alors comme « héros de la dépossession » (Huré 1982)²⁰. Les textes s'accumulent en français, en allemand, en anglais qui s'attendent sur sa disgrâce ou le défendent avec véhémence. Gautier se lamente de la cruauté du sort qui arrache le malheureux aux attraits de « trois cents sultanes baignant leur joli corps d'adolescentes dans des vasques pleines de parfums ». Heine prophétise que « le nom du roi maure sera glorifié et fêté. Jamais sa gloire ne cessera de retentir, tout au moins tant que la dernière corde n'aura en grinçant sauté de la dernière guitare andalouse » (trad. 1956 : 107). Washington Irving (1831) dresse l'acte d'accusation :

Toutes ces accusations se sont répétées sous diverses formes : elles ont passé dans les ballades, les drames, les romances jusqu'au moment où elles ont pris si complètement possession de la croyance populaire qu'il est impossible de les en déraciner. Il n'est pas un étranger cultivé qui ne visite l'Alhambra sans demander où se trouve la fontaine près de laquelle les Abencérages ont été décapités, qui ne regarde avec horreur la grille derrière laquelle on dit que la reine a été enfermée ; pas un paysan de la Vega qui ne chante ces tristes exploits dans ses mélodies accompagnées de la guitare, tandis que ses auditeurs apprennent à exécuter le nom même de Boabdil. En vérité jamais nom n'a été aussi hideusement noirci /.../. J'avoue que je trouve quelque chose de criminel dans cette volonté de tout déformer.

4.5. On ne repère cependant aucune intertextualité manifeste avec les strates de ce corpus profus et contradictoire, auquel manquent de

²⁰ On ne peut manquer de citer *El desdichado*, ce frère en infortune, prince inconsolé à « la tour abolie (dont la) seule étoile est morte (et dont le) luth constellé porte le soleil noir de la Mélancolie » (Nerval, *Les Chimères*).

surcroît les volets de la poésie en arabe et en berbère²¹. Nous ne savons pas non plus si l'auteur eut connaissance des nombreux écrits qui, peu avant la parution du texte, évoquaient Grenade²². Il est néanmoins possible de suivre à la trace le fil de l'histoire de Boabdil et, à partir d'éléments de la trame canonique des adieux de Boabdil, de donner au texte une cohérence narrative. Le roi vaincu est censé avoir traversé aux aurores (*donne le jour*) une ville vide (*désert d'horreur*) alors qu'on activait les préparatifs pour l'accueil des nouveaux maîtres des lieux (*arcs de triomphe*). On imagine les moments de recueillement dans le palais de l'Alhambra (*château si profond*), les regards portés sur les jardins du *Generalife* (*étages très doux d'ennui*), la ville (*quartiers d'or* ; dont le nom a perduré) et tout ce qui en cet instant se perd (*fenêtre de désastres*), depuis les balcons s'ouvrant sur l'à-pic, sans autre garde-fou que le pilier central d'une arcade double (ainsi se présentent les percements des tours) ; vertige d'une fin quand l'histoire bascule (*un seul pilier sépare le vide et le poète*). Enfin, ultime scène du col des monts Padul où Boabdil, apercevant l'étendard d'Isabelle la Catholique flottant aux Tours Vermeilles (*les mâts de la reine*), aurait fondu en larmes et subi l'opprobre maternelle (*la reine sage me tue*) ; lieu d'où s'aperçoit *la mer* et se dessinent les perspectives de l'exil : destin de l'infortuné né sous une mauvaise étoile.

Trop nombreux pour n'être que l'effet du hasard, ces repères ne constituent pourtant aucune certitude. L'attribution de l'énonciation du poème à la figure de Boabdil suggère une relative organisation du texte mais ne parvient pas à en donner l'assurance. Le contexte d'énonciation apporte d'autres arguments. Le champ lexical prépondérant dans le

²¹ Deux raisons à ce manque : les corpus ne sont édités ni dans les langues, ni en traduction française ; l'enquête de terrain qu'il aurait fallu conduire s'est heurtée à une fin de non-recevoir.

²² Par exemple le numéro des *Cahiers du Sud* consacré en 1947 à *Islam et Occident*, ou l'essai *Granada la bella* édité peu avant à Alger, dans lequel on lit : « Leçon oubliée, exemple inutile... Tous les regrets jusqu'ici refoulés, ne peuvent plus ne plus éclater et voici qu'ils répandent sur nos visages en même temps que le charme et l'éblouissement paisible, ces larmes amères de la nostalgie qui ont aussi le goût de l'indignité /.../ nous ne sommes plus dignes de toutes ces choses admirables, de tant de spacieuse et commode beauté, de tout ce plaisir qui était le plaisir de la vie. Le poème de l'Alhambra est maintenant intraduisible » (Emié 1945 : 165).

texte est celui de la « misère », en son sens étymologique de « malheur », d'une adversité et d'une dérélition fortement récurrentes : *amère — amertume — tristesse — désastres — déserts d'horreur — terrains de supplices — ô détresse — ô mort — haine — ma misère est une étoile de sang*. Cette plainte, que nous lisons comme celle de Boabdil, est confiée à une première personne ouverte par le fonctionnement déictique à d'autres références, à commencer par celle de l'auteur. Le lamento peut ainsi devenir celui d'un héraut de la dépossession : du porte-parole d'une société dépossédée des richesses du monde, aliénée de ses droits par la sujétion coloniale, exilée en son propre pays. Au sein de la même instance d'énonciation, en raison de leur similitude de destin, se confondent en un même « héros de la dépossession » deux figures, l'une historique et l'autre contemporaine. Celle du dernier prince maure détrôné et celle d'un peuple assujéti : deux souverainetés déchues, deux nations abolies, évoquée dans²³ une douloureuse relégation de l'être. Renvoi aux Maures d'Andalousie, la référence hispanique de *Vega* trouve ici une raison ; elle proclame une identité et donne à lire littéralement le poème comme *el suspiro del Moro*. L'évocation de la gloire passée, même supplantée, suffit à réfuter la péjoration coloniale, et le rappel de cette grandeur est déjà appel à sa restauration²⁴. Tel était le projet que Dib se donnait alors :

Tant que l'Algérie était une colonie j'ai pensé, et je le pense toujours, qu'un écrivain doit accomplir un devoir envers son pays en affirmant sa personnalité, en posant la revendication de son pays et de son peuple. Il y avait en plus quelque chose de spécial. L'Algérie n'existait pas dans

²³ Relégation dite par Saint John Perse : *Une seule phrase sans césure à jamais inintelligible... ô pur langage de l'exil !*

²⁴ Ce qui incite à lire « entrepôts de haine / espérance qui est tristesse d'oriflammes » comme annonce euphémique de bouleversements futurs. C'est ainsi qu'Aragon procède quand il se projette dans la figure du roi maure : « Quel sens précis cela a-t-il / Pourquoi suis-je dans ce palais / Ouverts aux vents froids de l'exil / A l'heure où le Roi Boabdil / Demande un cheval aux valets // Ainsi les rois prennent la mer / Et tienne qui veut leur pari / Drapeaux nouveaux neuves chimères / Il n'est spectacle plus amer / Que de voir mourir sa patrie // L'histoire que je raconte / Est la mienne mais autrement /.../ Ecoutez pleurer en vous-mêmes / Les histoires du temps passé / Le grain terrible qu'elles sèment / Mûrit de poème en poème / Les révoltes recommencées » (*Le malheur dit*, 1963 : 311).

la littérature des Algériens, elle n'avait pas encore droit de cité, même s'il y avait des écrivains français de passage qui ont écrit sur l'Algérie, comme Gide ou d'autres... Il y avait aussi des romanciers français de la colonisation en grand nombre. Ils avaient une vision particulière de l'Algérie, une vision qui, pour les Algériens comme moi, n'avait aucun sens et ne correspondait pas à la réalité. En tant qu'écrivain algérien, j'ai ressenti le besoin et le devoir de décrire, de dire cette réalité. Le devoir de nommer l'Algérie, de la montrer /.../ de l'amener à l'existence littéraire. Ce devoir équivalait à une forme d'acte de foi... (Interview, 1999 : 72).

Le propos corrobore la dimension identitaire des prises de parole des auteurs algériens en contexte colonial, et conforte rétroactivement la lecture proposée du poème. Il donne à comprendre la nature de la réponse faite à l'appel des promoteurs de *Forge*, différente de celle attendue. Là où l'on voulait réunir le Même et l'Autre en un projet commun, le poème répond par un « non-lieu », qui n'est pas refus mais déplacement vers une compréhension autre de la relation entre *A* et *B*. Interpellé, l'Autre se pose en Même de deux façons : en affirmant dans l'altérité son identité propre, et en installant la relation dans une autre problématique. La réunion souhaitée des hommes de bonne volonté n'est pas écartée, mais elle est déplacée par un dépassement des contraintes aliénantes, dans l'abolissement du rapport et du clivage colonial. Elle est située ailleurs, au pôle du *ni A, ni B*, dans la reconnaissance d'une humanité réconciliée avec elle-même. Ce que Dib formulait à l'adresse du lectorat français en ces termes : « Les hommes sont semblables et différents. Nous les décrivons différents pour qu'en eux vous reconnaissiez vos semblables » (Interview, *Témoignage Chrétien*, 7 février 1958). Que l'identité puisse être ainsi postulée dans la différence n'est en rien paradoxal. La dialectique du Même et de l'Autre est bien toujours là, mais soustraite au cadre du rapport colonial, repensée dans une acception nouvelle de l'altérité, dans des définitions neuves de *A* et de *B*. Ce qui ne peut toutefois être l'effet des seules positions imaginaires, mais de situations réelles et de l'évolution historique. Et qui nous ramène aux questions initiales sur la construction du sens dans les relations du texte avec le « hors texte ».

5. Evanescence du sens dans l'interdiscours

5.1. L'enseignement premier de cette lecture n'est pas neuf. Il tient à l'invalidation de la clôture du texte ; plus précisément à celle de l'immanence du sens dans le texte, ce qui est maintenant admis. Tout comme dans le signe, ce qui l'est moins. Nous ferons nôtres les réflexions de Rastier sur l'objet d'une sémantique textuelle. Elles partent du constat vu en introduction : si on accepte de considérer que « les faits sémantiques, comme les autres, sont construits », on ouvre le débat qui « domine depuis vingt ans, en France au moins, les recherches sur l'interprétation du sens textuel : ou bien le récepteur découvre par les procédures appropriées le sens immanent au texte ; ou bien il le constitue, et ce sens éclate en une pluralité infinie, celle des lecteurs » (1989 : 13). Et c'est bien ainsi que le problème paraît se poser pour le poème ; sa clôture de fait le rend abscons car les « procédures appropriées » y sont en défaut, mais la référenciation hispanique de *Vega* prend l'aspect d'une auberge espagnole où le lecteur ne trouve que ce qu'il y apporte. Rastier opte pour une position intermédiaire. Il estime que « le sens n'est pas immanent au texte comme message, mais à une situation de communication » (*id.*, 16), et considère le texte comme un ensemble d'instructions que traitent les interprétations²⁵. Cela le conduit à prendre en considération l'existence d'un émetteur, d'un récepteur, de normes textuelles et sociales, de conditions pragmatiques, de relations à d'autres textes et d'un nécessaire « recours à des connaissances encyclopédiques de toute sorte pour actualiser les moindres composants du sens » (*id.*). L'analyse textuelle se trouve dès lors installée dans la problématique ordinairement reconnue pour celle de l'analyse du discours. La sémantique textuelle s'efforce aussi de rendre compte du sens des mots du texte :

La question (de l'immanence) a été posée dans le cadre de la phrase quand on a distingué sa signification, contenu inhérent défini indépen-

²⁵ La problématique instructionnelle, venue de la pragmatique, est également reprise par Kleiber (1997) au plan sémantique, mais selon un autre abord. Elle signale l'obligation pour l'analyse du sens en discours de prendre en considération des éléments autrefois récusés, car tenus pour « extralinguistiques ».

damment de la situation de communication et du contexte linguistique, du sens de l'énoncé, relatif, lui, à ces facteurs. Mais le sens ne s'ajoute pas à une signification déjà là. Au contraire, la signification résulte d'une abstraction opérée par le linguiste à partir du sens. L'identification des sémèmes dépend de la situation de communication ; si l'on n'en tient pas compte, on crée une polysémie ou, plus précisément, une indétermination artificielle. /.../ La signification immanente à la phrase est un artefact des linguistes. /.../ (Le sens) est une interaction entre un texte, des sujets et un entour (ou ensemble de conditions de communication). L'immanence du sens au texte seul s'estompe. Non seulement on doit admettre que le sens d'un énoncé varie avec son contexte, mais on doit se donner les moyens théoriques de décrire cette variation. (*id.*)

Bréal avait vu le problème qui notait : « il faut prendre garde que les mots sont placés chaque fois dans un milieu qui en détermine d'avance la valeur. /.../ Si nous voyons le mot *ascension* imprimé à la porte d'un édifice religieux, il ne nous vient pas le moindre souvenir d'aérostats, des courses en montagne, ou de l'élévation des étoiles. /.../ L'association des idées se fait d'après le fond des choses, et non d'après le son » (1897/1983 : 145). Ce fond référentiel des choses pose le problème de l'actualisation discursive sur son véritable terrain, celui de la nature des éléments signifiants mobilisés et de la capacité d'une analyse linguistique à les prendre en charge. Il conduit à la seconde leçon, corrélatrice de la première.

5.2. Dès lors qu'on renonce à l'immanence du sens et qu'on ouvre le champ de l'analyse, non seulement à des éléments extérieurs au texte, mais aussi à leur choix par le lecteur, la construction du sens devient relative, contingente. Toute lecture n'est plus qu'une possibilité parmi d'autres, plausible, probable, hypothétique toujours. Dans *Vega* le cryptage du poème accentue le trait. Des pans entiers du texte demeurent opaques, extérieurs à la lecture proposée, qui incitent à d'autres explorations. Ainsi telle isotopie positive (*amour, doux, rayonnants, or, légère, cœur, fille, triomphe, douceur, duvet de la femme*) peut suggérer l'évocation d'un amour douloureux, perdu ou impossible ; amour pour une étrangère peut-être, nommée *Xénia*, femme réelle ou symbolique...

Explorer cette éventualité impliquerait de la conforter par des indices d'ordre biographique, de possibles recoupements avec d'autres figures féminines de l'univers dibien afin de reconstituer quelque « mythe personnel » de l'auteur, de l'insérer dans le « micro-univers sémantique » de l'œuvre... Une telle lecture procéderait par une involution du texte dans l'œuvre et rechercherait, à partir de récurrences, des intertextualités susceptibles d'éclairer le poème. Elle tenterait de repérer et de construire ce qu'on pourrait appeler un *interdiscours interne*. Les discours appartiennent ici au même espace discursif, mais la démarche ne serait pas foncièrement différente.

Comment situer une telle approche dans le cadre d'une formation discursive définie par des rapports sociaux et politiques d'ordre historique, auxquels le registre lyrique intimiste semble étranger ? Cette lecture s'inscrit dans une compréhension traditionnelle de la littérature, en Europe du moins. Elle affirme, par delà les contraintes du clivage colonial, l'office premier de l'écrit littéraire : sa « fonction poétique », déliée d'autre but qu'esthétique. Vocation toujours revendiquée par Dib, assurée par un registre constant de l'œuvre et qualifiée par la critique d'onirique, ésotérique ou mystique. Fonction expressément revendiquée comme priorité par Dib, une fois l'indépendance de l'Algérie acquise. Bien que l'œuvre romanesque demeure prépondérante au plan de la réception sociale, cette production poétique est également reconnue, et s'est vue récemment couronnée par l'attribution du prix Mallarmé. Mais la nature même de cette reconnaissance pose le problème sur le « fond des choses ». Que signifie pour le lectorat algérien cette compréhension d'une poéticité détachée de la fonction directement représentative du langage, d'une énonciation dégagée d'une référenciation précise, les éléments absents étant laissés à la perspicacité ou à l'inventivité du récepteur²⁶ ? Ce qui suscite une autre interrogation. Quels sont précisément les lecteurs de Mohammed Dib ? En l'absence de données chiffrées, il nous semble que l'écriture dibienne se caractérise par une double allocution, à l'intention de

²⁶ Le problème se trouve directement posé du fait d'une interculturalité constitutive de l'œuvre, comme de son auteur et sans doute de ses lectorats. Il est toutefois plus large. C'est celui de la modernité de la création artistique dont l'expression joue sur les conditions de réception.

publics distincts, en France et en Algérie. Publics que spécifient des attentes et des références culturelles différenciées. L'analyse ne saurait ignorer la réalité de ces déterminations sur les auteurs, comme chez leurs lecteurs. La définition par Pêcheux des *conditions de production* (voir 2.3) reste pleinement valide, à condition d'y inclure expressément les conditions de réception. Ce qui, pour une œuvre en situation d'interculturalité, implique de prendre en charge l'incidence de systèmes d'interprétation différents, établis à partir de références culturelles distinctes. C'est donc pour des raisons structurelles, et non pas individuelles, que la position du lecteur algérien ne se confond pas avec celle du lecteur français. La dualité, posée d'emblée comme caractéristique de la situation coloniale, apparaît maintenant dans le fonctionnement même du texte dibien ; maintenue par la dualité des publics, au delà les échéances historiques de la période coloniale.

Dans le cas de *Vega*, le poème, même lu sur le registre intimiste, n'est pas pour autant soustrait à l'emprise de la formation discursive coloniale. Il serait impropre de dire que la fonction poétique échappe à un clivage qui perdrait alors sa pertinence. Inscrite dans l'histoire, elle la dépasse cependant ; non qu'elle l'efface, mais l'anticipe d'une certaine façon. L'évitement de l'instance énonciative à rejoindre le pôle des contraires conjoints, *A et B*, peut alors être interprété comme le refus de mettre l'écriture au service de l'engagement politique et social (même si ce dernier est par ailleurs assumé dans la « vie réelle »). Le poème se veut et se situe à un plan autre, *ni A, ni B*, par delà le conflit des nations. Sans rien récuser de sa position, autrement dit de son algérianité et de ses engagements, l'instance énonciative affiche la volonté de faire œuvre littéraire, laquelle ne se définit pas par l'ancrage national. Dès le premier texte signé de son nom, Dib signe sa volonté de faire œuvre poétique, dans la langue et les codes que les contingences de l'époque imposent. *Et c'est l'heure, ô poète de déclinier ton nom, ta naissance et ta race...* proclamait Saint John Perse. Ceux d'un poète, précisément, répond le poème. Il y a bien là prise de parole identitaire, mais d'une autre nature. On peut étayer cette autre interprétation de déclarations de l'auteur. Cela ne modifie pas son statut, qui reste hypothétique.

Toute lecture ne peut prétendre à d'autre crédit que celui de ses arguments et de ses attestations. Que faire alors quand, du fait d'un cryptage, le sens ne peut être établi que par un interdiscours dissimulé, par la mobilisation d'éléments extérieurs dont les marques textuelles font défaut ? L'écoute psychanalytique, ou la lecture symptomale de la critique althussérienne, s'appliquent à traquer des indices de cette sorte ; mais elles le font à partir de grilles préétablies qui postulent largement *a priori* le sens recherché. Faute de telles grilles de lecture, l'analyste de discours est contraint de s'en tenir à quelques observations.

5.3. « On ne lit que sa lecture » (Jabès). Ce mot de poète vaut pour l'analyste ; la production de connaissance sur le texte ou le discours à laquelle il prétend n'est jamais qu'une production de sens qui se voudrait en connaissance de cause. Consciente de la part que le sujet récepteur prend à la production de sens, l'analyse de discours récuse cependant le renoncement de Barthes faisant du *plaisir du texte*, et de la liberté absolue de la subjectivité, l'unique loi du sens. Des règles régissent l'interprétation, qui se repèrent dans le texte comme au delà. Pour expliciter les procédures de son interprétation, l'analyste doit en premier lieu se doter d'un objet, *texte* ou *discours*, qu'il est tenu d'envisager dans la dynamique de son fonctionnement : en tant que *production de sens*. Il lui faut alors considérer les *conditions de cette production*, envisagées comme données de fait, historiques, sociales, institutionnelles, culturelles. Autrement dit comme situation des sujets dans ces cadres d'une part, et d'autre part comme figuration de ces données, à l'émission et à la réception, par des sujets historiquement, socialement et culturellement situés. Ce sont ces cadres communicationnels, leurs représentations en discours et leurs effets que le travail d'analyse fait obligation d'explicitier. C'est dire que, selon ce point de vue, l'analyse du sens ne peut être conduite que « sur le fond des choses », autrement dit par la mise en relation des mots à ce à quoi ils renvoient, à partir de points de vue historiquement, culturellement, idéologiquement situés. Ces relations, établies par l'actualisation discursive lors de la lecture, ne peuvent être envisagées qu'à partir de positions explicitées du récepteur. *Vega* en offre l'exemple. Le caractère énigmatique du texte résulte

de notre difficulté à lui donner un ancrage référentiel. On ne s'étonnera donc pas que les deux lectures avancées élaborent du sens à partir des référenciations rigides offertes par deux noms propres, *Vega*, *Xenia*. Ces références minimales posées, le contexte s'avère indispensable pour construire la cohérence qui échappe, du fait de la destructuration syntaxique et de l'absence de préconstruit identifiable. Ce sont ces « trous » que l'interprétation doit combler. Les décryptages reposent sur l'hypothèse d'un interdiscours dissimulé dans le discours, qu'on essaie alors de repérer en inscrivant le texte dans un contexte historique et un univers discursif.

La leçon de telles lectures apparaît paradoxale. Si on leur accorde quelque pertinence, il faut alors poser en théorie sémantique la place du « hors-texte », qui est à l'évidence constitutif des fonctionnements discursifs. L'analyse du discours s'est efforcée d'en rendre compte et l'a fait à travers des notions telles que : *conditions de production*, *interdiscours*, *préconstruit*, *formation discursive*. En leur état présent, celles-ci paraissent moins apporter de réponses qu'elles n'indiquent des lieux d'interrogations et de recherche. Surtout, elles ont pour caractéristique commune d'être des objets discursifs, de l'ordre du langage. Mais qu'en est-il, au fond, du « fond des choses » sur lequel le sens fait fond ? Il paraît manquer à la théorie de l'analyse de discours tout aussi crucialement qu'au poème.

BIBLIOGRAPHIE

- | | |
|------------|--|
| Barthes R. | 1965, « Texte (Théorie du) », Paris, <i>Encyclopædia Universalis</i> , T. 17, 996-1000. |
| Blanché R. | 1965, <i>Structures intellectuelles. Essai sur l'organisation systématique des concepts</i> , Paris, Vrin. |
| Bréal M. | 1897/1983, <i>Essai de sémantique, Science des significations</i> , Brionne, G. Montfort. |
| Dijk T. A. | 1985, <i>Handbook of Disourse Analysis</i> , Londres, Academic Press. |

- Foucault M. 1969, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- Greimas A. J. 1966, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
- Greimas A. J., Courtès J. 1979, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, T. 1, Paris, Hachette.
- 1986 T. 2, Paris, Hachette.
- Haroche C., Henry P., Pêcheux M. 1971, « La sémantique et la coupure saussurienne : langue, langage, discours », *Langages*, 24, 93-106.
- Hjelmslev L. 1943/1968, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Ed. de Minuit.
- Kleiber G. 1997, « Sens, référence et existence : que faire de l'extralinguistique ? », *Langages*, 127, 9-37.
- Lafont R, Madray F. 1976, *Introduction à l'analyse textuelle*, Paris, Larousse.
- Maingueneau D. 1995, « Les analyses de discours en France », Présentation, *Langages*, 117, 5-11.
- Maingueneau D. 1996, *Les termes clés de l'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- Nef F. (éd.) 1976, *Structures élémentaires de la signification*, Bruxelles, Editions complexe.
- Pêcheux M. 1990, *L'inquiétude du discours*, (Maldidier D., éd.), Paris, Editions des cendres.
- Pêcheux M., Fuchs C. 1975, « Mises au point et perspectives à propos de l'analyse automatique du discours », *Langages*, 37, 7-80.
- Rastier F. 1989, *Sens et textualité*, Paris, Hachette.
- Saussure F. de 1972, *Cours de linguistique générale*, (Mauro T.de, éd.), Paris, Payot.
- Astier Loutfi M. 1971, *Littérature et colonialisme*, Paris, Mouton.
- Aragon L. 1963, « La veille où Grenade fut prise », *Le fou d'Elsa*, Paris, Gallimard.
- Barrès M. 1914, *Du sang, de la volupté, de la mort*, Paris.
- Calvet L.-J. *Linguistique et colonialisme*, Paris, Payot.
- Camus A. 1937/1967, « La culture indigène. La nouvelle culture méditerranéenne », *Essais*, Paris, La Pléiade, Gallimard, 1314-1320.
- Chaplyn M. 1928, *Le roman mauresque en France de Zayde au Dernier Abencérage*, Paris.

- Dib M. 1994, *Tlemcen ou les lieux de l'écriture*, Paris, Editions Revue Noire.
1999, Entretien avec M. Zaoui, *Horizons Maghrébins*, 37-38, 71-78.
- Emié L. 1945, *Espagnes*, Alger, Charlot.
- Heine H. 1851/1956, *Romanzero*, trad. Sauzin, Paris, Aubier.
- Huré J. 1982, « Le dernier sultan de Grenade, héros de la dépossesion », *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice*, 22.
- Henry J. R., Lorcerie F. H. 1981, « Quelques remarques sur le roman colonial en Algérie », *Cahiers de Littérature générale et comparée*, 3, 111-124.
- Irving W. 1831, *Contes de l'Alhambra*, trad. Belamich, Grenade, Miguel Sanchez.
- Lemercier A. 1865, *Conquête de Grenade*, Tours, Mame.
- Memmi A. 1957, *Portrait du colonisé précédé de Portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard.
- Menedez-Pidal R. 1910, *L'épopée castillane à travers la littérature espagnole*, trad. Mérimée.
- Perez de Hita G. 1876, *Guerras civiles de Granada*, P.I, C. XVII, T3, Madrid, Autores Esp.
- Siblot P. 1980, *Les difficultés de la désaliénation historique à travers un texte : l'œuvre de Mohammed Dib*, thèse de 3^e cycle, Université Montpellier III.
1989, « Dialectiques d'une formation discursive coloniale : d'une Algérie l'autre », *Littérature*, 76, 56-73.
1996, « Dialectiques des déraisons du Même et de l'Autre », *Figures de l'interculturalité*, Bres J., Détrie C. et P. Siblot (éds), Montpellier, Praxiling.